



## Ciré jaune

*Ina Siel*



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES





## Ciré jaune

*Ina Siel*



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



J'avais quatre ans lorsque notre médecin de famille m'a diagnostiqué imperméable.

« Couverture intégrale », s'est-il senti obligé de préciser en se penchant vers moi. Deux larges trous enfonçaient son visage, à l'emplacement exact où il aurait dû avoir des yeux. Il ne s'agissait pas de blessures, mais de puits profonds ouvrant sur les ténèbres. Du moins, j'en étais convaincu. Un long sursaut de dégoût m'a parcouru et je me suis mis à hurler, d'un cri aigu à en briser le monde.

J'ai appris, à cette occasion, que les « gens troués » ne l'étaient pas : j'étais juste incapable de les voir dans leur entièreté. D'ailleurs, mes cinq sens étaient affectés, me privant de toute perception de la magie. Je ne pouvais compter que sur mon intuition : un sixième sens salutaire que j'ai rapidement appris à cultiver. Question de survie.

\*



— Syméon !

J'aperçus – trop tard – le fiacre qui chancelait dans ma direction. Le cocher fouettait nerveusement le vide devant lui, excitant une armée d'animaux invisibles, qui, à en croire les éclaboussures qui bondissaient de pavé en pavé, se dirigeaient droit dans ma direction. Je me jetai sur le bas-côté.

— Qu'est-ce que c'était ? haletai-je en me relevant.

Mon épaule avait heurté le trottoir et me lançait douloureusement. Je grognai.

Timothé me jeta un rapide coup d'œil, puis brandit un moignon de ténèbres vers le bout de la rue.

— Hé vous ! hurla mon collègue à l'intention du cocher. Il porte un ciré jaune ! Oui, jaune ! Vous êtes aveugle ou quoi ? Vous auriez pu le tuer !

— Laisse, Tim... Il ne t'entend plus, ça ne sert à rien.

— À quoi bon vous faire porter ces machins ridicules si les gens n'y prêtent pas attention ? maugréa-t-il. Un jour, tu finiras planté au bout d'une licorne.

Mal à l'aise, je lissai mon ciré du bout des doigts, chassant les gouttelettes d'eau sale qui en maculaient la surface. Plusieurs coutures avaient craqué et je sentais le haut de ma chemise s'imbiber peu à peu.

Tim poursuivait ses invectives, ses moignons décrivant des moulinets sauvages. Il n'avait pas voulu me dire quelle magie habitait ses mains ; ou plutôt, il m'avait fourni tant de réponses différentes – toutes plus farfelues les unes que les autres – que j'avais cessé de poser la question. Son silence me blessait, malgré la jeunesse de notre amitié.

Une jalousie amère me serra la gorge : j'aurais tout donné pour faire partie du monde au lieu de lui être sourd et aveugle, même si cela signifiait arborer un groin de cochon à la place du nez ou une autre fantaisie du genre. Au lieu de ça, je portais un ciré jaune, une protection toute relative qui m'attirait une quantité étonnante d'escrocs.

À commencer par mon bailleur.

Je me séparai de Tim en bas de mon immeuble. J'y avais emménagé quelques semaines plus tôt, lors de mon arrivée en ville. À l'époque, le besoin de quitter mes parents et leur cocon surprotecteur tendait chaque fibre de mon être. J'avais vingt-deux ans, mon premier travail et, en bas de ma tour, le monde m'attendait.

Quel idiot.

Mon regard effleura la cabine téléphonique qui trônait au milieu du trottoir. Un aiguillon de remords transperça mes pensées : j'étais parti comme un voleur, un mot hâtif en guise d'au revoir, une mallette de cuir et un diplôme obtenu par correspondance pour tout bagage. Peut-être devrais-je... J'enfonçai les mains dans mes poches, en quête d'une pièce de monnaie. « Cesse de t'en faire, Syméon », murmurait mon père. « Laisse-nous te protéger », renchérit ma mère. « Tant que personne n'apprend ton existence, il ne t'arrivera rien, c'est tout ce que tu as à savoir ». J'avais grandi entre leurs mains en coupe, me flétrissant comme une jeune pousse privée de lumière. Le remords se fondit en une vague de claustrophobie. Non... plus tard.

Arrivé chez moi, je me débarrassai de mon ciré, de ma chemise et de mes chaussures et les mis à sécher dans un coin. Je grimaçai en voyant les larges écorchures qui labouraient mon épaule, mais me résolus à m'en occuper plus tard, après ma chasse aux preuves.

Je m'armai de ma dernière acquisition : un appareil photo au magiflash surpuissant qui m'avait coûté un mois de mon salaire de comptable.

« Vous ne raterez aucun détail », m'avait assuré le vendeur avec un sourire ravi. Ne pouvant voir la magie, même sur les photos, j'avais dû lui faire confiance en espérant ne pas m'être ruiné pour un flash ordinaire.

Je me mis immédiatement au travail, en commençant par la cuisine. Des miettes de pain jonchaient la table et la deuxième chaise – celle sur laquelle je ne m'asseyais jamais – était tirée en arrière. Il n'y avait plus de lait ni de cacao en poudre et les emballages vides trônaient dans l'évier. Par contre, j'aurais juré avoir fini le miel la veille ; je photographiai le pot flambant neuf avec une moue de satisfaction. Je passai ensuite au salon, sans rien y trouver d'inhabituel, si ce n'était un coussin renversé dont j'étais probablement le responsable. Je le mitraillai tout de même, au cas où.

Je me dirigeai vers la chambre. Mon regard ripa sur le lit et je m'arrêtai net, incapable d'aller plus loin. Les couvertures avaient été arrachées et roulées en boule au bord du matelas ; les draps étaient froissés, comme si quelqu'un d'autre avait dormi à l'intérieur. Mes mains tremblaient tellement que je ne parvenais pas à faire la mise au point. Je pris six clichés flous avant de me laisser glisser contre un mur, nauséux.

Mon cœur battait à toute allure et mon torse nu luisait de sueur. Je refermai les bras autour de ma poitrine, me sentant étrangement vulnérable : quelqu'un d'autre habitait avec moi, j'en avais la certitude. La chose piochait dans mon garde-manger, mangeait à ma table et dormait dans mon lit. Pour ce que j'en savais, elle aurait pu être là, assise à côté de moi à m'observer, témoin de chaque moment d'intimité de mon existence. Le bailleur m'avait ri au nez lorsque je lui avais fait part de mes soupçons.

Je passai la soirée à compiler les clichés, plaçant en vis-à-vis les photos du soir avec celles prises quelques heures plus tôt. D'autres détails m'apparurent, qui me remplirent d'effroi autant que de détermination. Je pris un congé sans solde pour la matinée du lendemain, bien décidé à m'offrir l'appui impitoyable d'un avocat.

\*





— Vous avez signé pour une colocation, m’annonça tranquillement Sir Justice en faisant glisser le contrat. Je haussai les sourcils, perplexe.

— Vous devez faire erreur, je lis tout ce que je signe et je n’ai rien vu de..., commençai-je, avant de m’interrompre, subitement frappé par l’évidence.

Sir Justice croisa les doigts sur son ventre et s’enfonça dans son fauteuil. Il tira une large bouffée de cigare, dont l’odeur âcre m’agressa les narines.

— Sang de dragon, urine de licorne, morve de farfadet, énuméra-t-il, impitoyable.

Il jeta un coup d’œil au contrat.

— Ou simplement de l’encre magique bon marché. On en trouve à tous les coins de rue, mon garçon. Et vous, vous avez signé une colocation.

Je fis disparaître mon visage entre mes doigts, les joues rougies par la honte. Les mots sortirent de mes lèvres, portés par un filet de voix étranglée :

— Mais il y a abus de confiance.

— Confiance ? ricana-t-il. Les gens comme vous amènent des témoins oculaires au moment de la signature, c’est une question de bon sens ! Navré, jeune homme, je ne peux rien faire pour vous.

\*

Je travaillai tard ce soir-là. À l'abri de mon minuscule box de comptable, je noyais mon esprit dans d'infinies colonnes de chiffres à additionner et à soustraire. Mes doigts faisaient glisser les perles de bois d'un côté à l'autre du boulier, en un ballet rapide et apaisant. Je m'accrochais à leur contact tangible, comme à celui de la plume d'argent entre mes mains et à l'odeur d'encre qui me chatouillait les narines.

De temps à autre, Tim me lançait des regards furtifs par-dessus la cloison qui séparait nos deux boxes, mais je fis mine d'être trop concentré pour le remarquer. Il finit par plier bagage, un pli étonné imprimé entre les sourcils.

Je n'émergeai qu'à vingt-deux heures, lorsque le concierge me jeta à la porte. Peu désireux de rentrer chez moi – chez nous, je laissai mes pas m'emporter dans les ruelles de la ville. Loin au-dessus de moi, le ciel tournait à l'orage ; de violentes bourrasques me fauchaient les jambes et me coupaient la respiration. Lorsque les premières gouttes frappèrent mon ciré jaune, je regagnai l'appartement.

Mon mystérieux colocataire avait fait le ménage. Les emballages vides avaient disparu, ainsi que les morceaux d'aliments épars que je retrouvais parfois jusque dans mes chaussettes. Un délicieux parfum d'herbe coupée hantait l'air ; j'inspirai de petites bouffées surprises, avant de prendre une longue et profonde inspiration. C'est alors que j'aperçus les marques blanches sur le plancher. Il ou elle avait tracé de longues flèches à la craie, qui ressortaient nettement sur le bois sombre et verni. Mi-intrigué, mi-agacé, je les suivis jusqu'à la cuisine. Une quantité impressionnante d'annonces immobilières recouvrait la porte du garde-manger. Certaines d'entre elles étaient méticuleusement entourées ou fléchées, d'autres, barrées. En me rapprochant, je distinguai même de minuscules pattes de mouche, rédigées à l'encre bleue.

« *Hmm, trop cher pour un comptable* », « *Pas mal* » ou encore « *Ne me remercie pas* ».

Je fixai les lettres, abasourdi par tant de suffisance. Après tout, j'étais chez moi ! Une colère sourde enserra mes poumons et étouffa mon souffle. Je pris une nouvelle inspiration d'herbe coupée, soudain gagné par un vertige.

Et je m'évanouis.

Je repris conscience dans le canapé, les jambes surélevées par un accoudoir.

Une douleur sourde fleurissait à l'arrière de mon crâne, pulsant au rythme de mes battements de cœur. J'effleurai la zone sensible du bout des doigts ; une bosse couvrait sous la peau.

— Tu ne t'en tireras pas comme ça ! sifflai-je entre mes dents serrées.

— Ah bon ?

Je bondis comme un ressort, avant de reconnaître Tim. Il s'avançait vers moi, deux tasses de liquide fumant en équilibre sur ses moignons de ténèbres.

— Tu étais bizarre au travail, commença-t-il en se penchant sur un accoudoir, non loin de mes pieds. Il me tendit une des tasses ; le contact brulant et lisse de la porcelaine acheva de me réveiller. Je me redressai sur un coude et humai la vapeur épicée.

— Je t'ai appelé toute la soirée et comme tu ne répondais pas... Je me suis dit que tu avais peut-être des ennuis. Je suis venu et ton amie... Tulsì, c'est bien ça ? Bref, elle m'a ouvert.

Une quantité non négligeable de liquide éclaboussa mes doigts. Je sifflai de surprise autant que de douleur.

— Je ne savais pas que tu vivais avec une nymphe, acheva Tim en laissant son regard se perdre au-dessus de moi.

Je relevai la tête. Bien sûr, je ne vis rien, si ce n'était une troisième tasse fumante flottant dans les airs à une dizaine de centimètres de mon oreille.

Tim ouvrit des yeux grands comme des soucoupes lorsque je lui parlai du contrat.

— Syméon s'est fait avoir en beauté, mais toi, qu'est-ce que tu en retires ? demanda-t-il à la nymphe.



Il y eut un long silence, puis mon ami éclata de rire. Je lui jetai un regard interrogateur, mais il secoua la tête, incapable d'aligner deux mots sans s'étrangler. Au moins, la réponse l'avait satisfait. Je poursuivis mon récit des derniers jours, légèrement vexé. Tulsi m'interrompait souvent, ponctuant mon discours d'anecdotes, qui devaient être hilarantes à en juger par les éclats de rire qui secouaient mon ami à intervalles réguliers. En dehors de ces moments-là, je n'avais pas conscience de ses interventions ; tout au plus voyais-je le regard de Tim glisser de mes lèvres en mouvement au vide au-dessus de ma tête.

Peu à peu, notre conversation bancale se mua en un débat passionné entre Tim et la nymphe. Si j'en compris le sujet, je n'avais accès qu'à une moitié des interventions et je glissai peu à peu dans une torpeur mêlée d'ennui. Le thé épicé avait allumé un petit foyer au creux de mon ventre ; je me recroquevillai autour de sa douce chaleur et ne tardai pas à plonger dans un profond sommeil.

Je fus tiré de mes songes par une sensation des plus étranges : mes paupières se soulevaient, sans le concours de mes muscles.

Surpris, je tentai de les refermer, mais, quelle que soit la force que j'y mettais, elles se dressaient à nouveau dès que je relâchais mes efforts. Je levai une main vers mon visage, mais ne parvins pas à approcher mes yeux, comme si l'espace entourant mes paupières était déjà occupé.

— Qu'est-ce que..., grognai-je en me redressant à demi.

Je poussai un cri de surprise mêlé de dégoût lorsqu'une substance visqueuse et collante, sortie du néant, atterrit dans mon œil droit. Mon œil gauche subit aussitôt le même traitement.

Je roulai par-dessus le bord du canapé et me cognai la tête sur un coin de la table. À quatre pattes, la main droite crispée sur mes globes oculaires, je cherchai l'interrupteur à tâtons.

Quelques instants plus tard, une lumière douce et orangée envahissait le salon. J'entrouvris les yeux. Ma vision, d'abord brouillée de larmes, s'éclaircit peu à peu, dévoilant les contours d'une longue silhouette vert bleu.

Je restai bouche bée : Tulsi se tenait devant moi.

Elle ressemblait à n'importe quelle humaine d'une vingtaine d'années, si ce n'était sa peau d'un vert tendre et le léger flou de sa silhouette ; ses contours semblaient faits d'une matière évanescence, tout droit sortie d'un autre univers. Ils ondulaient doucement, comme sous l'effet d'un vent invisible. Ses yeux globuleux, d'un noir profond, me contemplaient avec une note de défi. Elle s'approcha de moi à pas lents, les paumes tendues devant elle, comme si elle cherchait à me rassurer. Ses lèvres fines d'un vert sombre remuaient doucement, sans bruit. Je n'esquissai pas un mouvement lorsqu'elle posa une main sur mon torse ; mes poumons se figèrent et mon cœur rata un battement, avant de repartir de plus belle.

Elle n'aurait pas dû exister...

Ses mains remontèrent vers mon visage et le firent pivoter de côté ; je reconnus la force immatérielle qui m'avait soulevé les paupières, quelques minutes plus tôt. Puis, sans autre forme d'avertissement, elle cracha dans mon oreille.

Je poussai un juron sonore en trébuchant loin d'elle. Elle éclata d'un rire sans grâce, entrecoupé de reniflements. J'en oubliai aussitôt ma colère et me laissai tomber sur le canapé, sans la quitter des yeux.

— C'est ton crachat qui fait ça ? balbutiai-je. Je ne devrais pas te voir, ni même t'entendre ! C'est impossible : je suis imperméable depuis je suis tout petit...

Elle ne me répondit pas tout de suite ; mal à l'aise, elle se dandinait d'un pied sur l'autre en resserrant sa robe kimono autour d'elle. Elle finit par se jucher sur le dossier du fauteuil.

— Ma *salive*..., corrigea-t-elle. Et oui, la salive de nymphe donne un accès perceptif à la magie à ceux qui en sont dépourvus.

Une bulle d'espoir gonfla au creux de mon ventre. Peut-être qu'enfin, après toutes ces années...

— Mais ça ne concerne que les organes directement touchés, et ça ne dure qu'une petite heure. En plus, ça vaut une fortune.

Après une brève hésitation, elle me tendit une main aux doigts longs et fins, comme des brindilles.

— Bonjour, je m'appelle Tulsi et je suis ravie de faire ta connaissance, dit-elle, d'un ton des plus formels.

Nos regards se croisèrent ; de petites rides apparurent au coin de ses yeux. Je lui souris en retour et glissai ma paume dans la sienne.

— Enchanté, Tulsi. Je suis Syméon.

Notre conversation se prolongea jusque tard dans la nuit. Tulsi me bombardait de questions, sur ma vie en tant que Ciré jaune principalement. Elle m'emmenait d'un bout à l'autre de l'appartement, me montrant des objets dont je n'avais jamais perçu l'existence. À chaque nouvelle découverte, elle éclatait de rire devant mon air ahuri et bondissait vers l'objet suivant, sans me laisser le temps de rassasier mon regard. La cuisine en particulier prenait l'allure d'un antre d'herboriste. Le plafond disparaissait sous une multitude de suspensions florales aux formes et aux couleurs étonnantes. Selon Tulsi, elles répandaient un large éventail de senteurs sauvages. Faute de pouvoir me cracher dans le nez, elle tenta de me les décrire mais abandonna très vite, par manque de comparaisons.

Lorsque mes sens s'affadirent, je me munis d'une ardoise et de quelques craies et nous regagnâmes le canapé. Tulsi communiquait par dessins, parfois illustrés de quelques mots. Hypnotisé, je regardais la craie danser sur l'ardoise et se suspendre dans les airs, comme pourvue d'une volonté propre. Je suppliai la nymphe de me rendre vue et ouïe, mais elle refusa. La craie esquissa un personnage ivre vêtu d'un ciré jaune. Que devais-je comprendre ? Que la salive de nymphe agissait sur moi comme une drogue ? Peu à peu, la fréquence des dessins diminua, tandis que je me murais dans le silence. L'ardoise se posa délicatement sur mes genoux et la craie roula dans ma paume ouverte ; je les contemplai quelques instants, puis partis me coucher.

Au cours des semaines suivantes, nous nous habituâmes lentement l'un à l'autre. Tulsi semait de petites notes dans tout l'appartement, la plupart du temps sous forme de plaisanteries, de charades ou d'énigmes qu'elle tenait à me voir résoudre. Je m'y prêtais volontiers, espérant secrètement qu'elle me ferait don de la vue une nouvelle fois.

— Oh, je sais ! Un farfadet ! m'exclamai-je un matin. Plongé jusqu'à la nuque dans le garde-manger, je me contorsionnais pour atteindre l'immense bocal de cornichons repoussé tout au fond. Tulsi glissait ses propres conserves entre les miennes, si bien que, même si je ne les voyais ni ne les sentais au toucher, je disposais d'un espace physique bien moins conséquent que je ne l'aurais cru. Et c'était vrai pour chaque centimètre carré de l'appartement.

Comme pour confirmer ma pensée, une douleur intense remonta de mon pied droit ; de profondes entailles me trouaient la peau, tandis que le contenu du magiverre se répandait sur les blessures, mélange d'huile et de fils sombres agglutinés. Ignorant mon envie de sautiller à l'aveuglette loin des tessons, je me penchai précautionneusement, et attrapai la substance noire. Je suivis les fibres du bout du pouce ; les petites boucles qui s'esquissaient au bout de mes doigts ne laissaient aucun doute : il s'agissait de mes cheveux. Plus précisément, des vestiges de ma toison d'antan, qui, si mes souvenirs étaient exacts, devraient se trouver dans une de mes poubelles.

Je fulminais toujours lorsque j'arrivai au travail, la voix éraillée et passablement en retard. J'avais hurlé sur les murs durant une heure entière, sans savoir si la nymphe était toujours dans l'appartement. Je patientai jusqu'à l'heure de midi, puis interceptai Tim, avant qu'il ne parte déjeuner.

— Salut l'ami, on a passé une mauvaise nuit ? gloussa-t-il.

— Pour quelle raison une nymphe voudrait-elle collecter mes cheveux ? demandai-je sans détour.

Le sourire de Tim fondit sur son visage, avant de se figer en une moue dégoûtée.

J'appris, à cette occasion, que les phanères de Cirés jaunes se vendaient à prix d'or dans certains cercles occultes. Ils servaient d'ingrédient principal – et de gage d'efficacité – à la plupart des charmes de protection.

— La magie est si forte et si prégnante qu'elle s'infiltrerait partout ; à part les Cirés jaunes, personne ne peut vraiment y échapper. Être totalement imperméable, ça ne peut pas être passif, tu vois ? C'est comme si vous aviez votre propre magie à vous : une magie répulsive ! Une lueur de passion chassait peu à peu l'aversion dans le regard de Tim ; ses moignons s'agitaient en tous sens, comme pour évacuer un trop-plein d'enthousiasme.

— La manière que vous avez de vous soustraire à tout ça, ça fascine les mages et ils s'en servent, même s'ils ne comprennent pas vraiment comment ça marche. Ça les rend chèvre !

— Combien ça vaut, exactement ?

Tim se mordit les lèvres.

— S'il te prenait l'envie de devenir chauve jusqu'à la racine, tu ne devrais plus jamais travailler de ta vie. Mais c'est illégal. Les Cirés jaunes sont juridiquement protégés depuis plus de dix ans, maintenant. C'est incroyable que tu n'aies jamais entendu parler des anciennes pratiques. D'ailleurs, il y a quelque chose que... Mais où tu vas comme ça ? Reviens ! Attends-moi !

— Je m'en vais ! annonçai-je haut et fort en franchissant le seuil de l'appartement.

Je me dirigeai droit dans ma chambre et vidai pêle-mêle l'ensemble de mes tiroirs dans une malle, que je trainai ensuite jusqu'à l'entrée.

— Après tout, j'en ai les moyens maintenant ! fulminai-je en pivotant dans toutes les directions, mon contrat de location froissé dans la main droite. J'ai d'abord cru que c'était du fétichisme ou un truc comme ça, mais tu es bien plus pragmatique, on dirait !

Je m'interrompis quelques instants, en nage. Et si elle n'était pas là ? Je plissai les paupières, à l'affût d'une perturbation dans l'atmosphère, d'un souffle de vent, d'un tourbillon de poussière ou d'un froissement de rideau. Mon cœur semblait coincé quelque part dans ma gorge, tandis que ma poitrine se brisait.



— Je me suis coupé les ongles ce matin, les rognures sont dans la petite poubelle. Cadeau d'adieu ! crachai-je en passant la porte.

Je trébuchai, sans raison aucune. Mon menton heurta violemment le sol et ma bouche se remplit de sang : je m'étais mordu la langue. Tracté par une force invisible, je franchis à nouveau le seuil à plat ventre. La porte claqua et un cliquetis sec m'indiqua que j'étais enfermé à l'intérieur. Tulsi cracha dans mes yeux, puis dans mes oreilles et s'enfuit vers la cuisine.

Elle me fixait, assise sur le plan de travail, le buste tendu vers l'avant, comme si elle s'apprêtait à bondir pour m'empêcher de fuir. On aurait dit un oiseau. Quelque chose dans ses yeux sombres fit fondre ma colère : une supplication muette, un élan de désespoir. Elle hésita quelques instants, puis me tendit un parchemin à l'entête de l'agence ; il semblait avoir été froissé et défroissé des milliers de fois.

L'encre bleue luisait doucement, comme une armée de lucioles couchées sur le papier. Je parcourus le contrat en diagonale, jusqu'à la section « paiement », qui m'arracha un frisson de dégoût.

*Phanères de Ciré jaune (mensuel) : 3 g d'ongles ; 15 g de cheveux ; 5 g de poils ; 1 g de squames.*

*Remarque : 1 dent remplace tous les articles précédemment cités.*

*Fluides de nymphe (mensuel) : 500 ml de salive*

*Le contractant sera tenu pour responsable en cas de rupture de contrat de la part du Ciré jaune ; il s'ensuivra une rupture équivalente de son propre contrat.*

— Pourquoi, soufflai-je, la voix brisée. Lui, le fait pour l'appât du gain, mais toi ? Pourquoi prendre tant de risques pour un simple logement ? Et quel logement ! Contrainte de vivre dans mes traces, de peur que je te découvre et ne mette ton trafic à jour.

Tulsi se mordillait les lèvres, mal à l'aise.

— Les nymphes vivent dans les forêts, mais j'ai toujours rêvé de m'installer en ville et de monter une herboristerie, avoua-t-elle. Avec tous les charlatans de cette ville, la compétition est rude. Je n'ai ni clients, ni argent, ni prêt, car les banques me le refusent. Silar

m'a garanti les premiers et tant que je paie celui-ci, il me permet d'économiser le loyer de l'herboristerie, le temps de me lancer. Il prend probablement une large commission sur mes fluides, mais j'ai choisi cette solution par facilité : ce genre de commerce est un boulot à plein temps, qui m'aurait forcée à côtoyer des individus peu recommandables.

— Combien de temps dure ce pacte ?

— Aussi longtemps que tu serais resté. Une fois toi parti, j'aurais été libre de vivre ma vie... À condition que ton départ n'ait rien à voir avec moi.

— Très bien, je vais mettre fin à mon contrat, le tien sera brisé et ce sera bien mieux comme ça. Je paierai les dédommagements que tu dois à Silar.

Un éclair de peur passa dans le regard de la nymphe.

— Ça ne fonctionne pas comme ça... Vos contrats reposent sur l'argent et l'honneur. Les nôtres prennent source dans la magie elle-même : celle qui nous nourrit, celle qui nous fait vivre... Avoir une dette de magie, c'est prendre le risque de la voir aspirée de son corps, jusqu'à la dernière goutte.

— Sans magie, tu deviendrais humaine ?

La nymphe émit un petit rire.

— Sans magie, je deviendrais cadavre.

Je fronçai les sourcils.

— Pourtant, tu voulais me faire partir, non ? Avec les petites annonces.

Tulsi se mordillait les lèvres d'un air gêné ; ses joues se teintèrent de bleu. Mon estomac fondit lorsque je compris qu'elle *rougissait*.

— C'était idiot, souffla-t-elle. Je me suis dit que blesser ta fierté te ferait rester. Tu sais... par défi.

La chaleur gagna mon visage et se répandit dans mon cou : j'étais si prévisible !

\*

— Vous voulez rompre un contrat magique ? s'étrangla Sir Justice.

Nous hochâmes vigoureusement la tête.

L'avocat nous contempla durant de longues secondes, puis rajusta ses lunettes et replongea dans le contrat de Tulsi.

— C'est impossible, déclara-t-il finalement.

Je fis mine de me lever, mais Tulsi m'attrapa par le poignet et me ramena sur mon siège.

— Faites preuve d'imagination, siffla-t-elle.

Sir Justice hésita.

— Il y a bien quelque chose, mais ce serait un gâchis épouvantable ! Comme... Geler la gorge d'un dragon ou ensorceler les lapins pour qu'ils naissent tous sans patte arrière gauche !

Il se tut, à court d'exemples. Ses yeux oscillaient du regard inflexible de Tulsi au mien. J'y décelai un petit éclat coupable, mêlé de pitié.

— Le seul moyen de rompre un contrat magique, c'est par un autre contrat magique. Vous me suivez ? S'il n'est plus Ciré jaune, le contrat se rompra de lui-même et sans dommage...

Sir Justice farfouilla quelques instants dans son bureau, puis nous tendit une carte de visite en carton noir. Ce fut malheureusement tout ce que je pus en voir.

— Ce qu'il vous faut, c'est un mage et un solide moyen de pression pour qu'il se charge du rituel, dit-il en étalant des pattes de mouche sur un parchemin hors de prix. Celui-là n'en sait encore rien, mais il sera *drainé* de toute façon : il est allé trop loin. Si j'étais vous, je me dépêcherais, avant que ce petit chantage ne devienne totalement inutile.

\*

— Oh ! Il est bizarre, lui. Tu as vu, Tulsî ? Il a plein de petites bêtes tatouées sur le visage. Moi aussi, je les vois... C'est pas beau. J'aimerais que tu reprennes ta bave, Tulsî, articulai-je à grand peine, la bouche pâteuse, l'esprit embrumé.

Le mage fronça les vipères qui lui servaient de sourcils. Soudain, tout son visage s'anima : les araignées se détachèrent de leur toile, cloportes et scarabées se mirent à gigoter, les vipères dardèrent leur langue fourchue. Je battis en retraite et me réfugiai dans un coin de la pièce. D'intenses vagues de chaleur traversaient mon corps, à peine apaisées par le froid glacial de la pierre. Soudain, mon univers entier se tordit : les murs se rapprochaient en pivotant sur eux-mêmes, tandis que sol et plafond s'éloignaient. Mes ongles crochetèrent la pierre et je fermai les yeux en marmonnant des prières. Ou plutôt, des morceaux de prières, exhumés du fond de ma mémoire et assemblés de manière disparate.

— Vous n'auriez pas dû lui en donner autant.

— Il a insisté.

Le mage contourna Tulsî et se dirigea à pas lents dans ma direction. Je gémis.

— C'est un magnifique spécimen. Très rare... Très convoité. Un ou deux par vie : aucun mage n'espère en trouver plus.

Il s'approcha encore et tendit une main vers mes cheveux.

— Pourquoi devrais-je le laisser partir ? Vous le sentez, ce crépitement ? Non, c'est plutôt... Une aura, un discret vibrato. Un peu comme passer un doigt sur un interrupteur de cuivre, chargé d'électricité statique. Il me repousse. C'est proprement fascinant...

— Tulsî..., murmurai-je, fais-le disparaître.

La nymphe se glissa entre nous ; je m'agrippai à ses jambes et enfouis ma tête entre ses genoux. Mon vertige se calma quelque peu.

— Vous le laisserez partir, parce que la traite d'humain est illégale et punie de drainage. Vous me laisserez partir parce que nous avons des preuves que vous chassez le Ciré jaune. Notre avocat en a une copie, prête à l'envoi, dit-elle d'une voix ferme, en lui tendant ladite preuve.

S'ensuivit un long silence. Le mage parcourait le parchemin, encore et encore. Plus le temps passait, plus les insectes sur son visage s'agitaient. De nouveaux tatouages sortaient sans cesse de ses pores ; lorsqu'une immense scolopendre sortit de sa narine, je fermai à nouveau les yeux, l'estomac révolté.

— Enfin, reprit Tulsi, vous officierez à la cérémonie parce que Syméon peut payer pour ça.

Je n'avais aucune idée de ce dont parlait la nymphe. À vrai dire, même mon propre prénom avait une consonance étrange à mes oreilles. Je vivais la pire cuite de l'univers.

— Quel gâchis, souffla le mage, après une longue interruption. Mais puisque c'est ce que vous voulez...

Mon crâne se mit à fourmiller, comme si une armée d'insectes minuscules avait élu domicile entre mes follicules.

Je passai une main dans mes boucles. Elles me restèrent entre les doigts. J'agrippai mon crâne, devenu aussi nu et lisse qu'une boule de cristal. Mes mains glissèrent jusqu'à mes sourcils. Inexistants. Je me levai brusquement et arrachai un à un mes vêtements avant de me rendre à l'évidence : j'étais aussi glabre qu'un nouveau-né.

\*

— Pourquoi ça doit être dans une forêt ? haletai-je, en me massant le crâne. Pourquoi dans une forêt *magique*, dont je ne vois pas la moitié des arbres, parce que Madame a la bouche sèche et n'a pu m'offrir qu'une pauvre goutte !

— Tu l'aurais aussi, si tu avais dû cracher un demi-litre de salive à temps pour payer le loyer !

Tulsi me guidait entre les arbres d'une poigne ferme. Elle portait une jolie robe blanche échancrée dans le dos et une couronne de fleurs de toutes les couleurs. L'effet de la salive s'estompait franchement et la silhouette de la nymphe s'affinait de plus en plus, rongée par le néant. Je grimaçai lorsqu'une nouvelle branche me fouetta le visage, ravivant ma migraine. Je m'étais réveillé en pleine nuit, sans un poil sur le corps, ni aucun souvenir des trente-six dernières heures. À part peut-être une étrange aversion pour les insectes. Tulsi trépignait autour de moi et deux heures plus tard, je courais à sa suite entre les arbres avec la vague injonction de « lui faire confiance ».

— Donc, si j'ai bien compris : la cérémonie va me lier à toi, nous partagerons ta magie et je ne serai plus Ciré jaune.

— C'est le principe.

— C'est une sorte de rituel, c'est ça ? grognai-je, une pointe d'inquiétude au fond de la voix.

Je plissai les yeux : un discret halo progressait à travers les arbres, se balançant comme un nuage de lucioles prisonnier d'une lanterne.

Je frottai mes yeux humides et rougis et me concentrai à nouveau sur la nymphe.

— Ne me dis pas que je vais devoir faire un sacrifice animal, ou quelque chose comme ça. Je ne pense pas en être capable.

Tulsi gloussa.

Le halo ballotait de plus en plus vite. Il se divisa en deux sphères plus petites. Des voix me parvenaient, entremêlées par la distance. Malgré tout, elles me semblaient affreusement familières.

— Ton rôle est très simple, susurra Tulsi en s'approchant de moi. Tu n'auras qu'une seule chose à dire...  
Mon ventre se tordit, essoré par un pressentiment épouvantable : et si le remède à notre situation s'avérait encore pire que le mal ? Tulsi déposa les mots au creux de mon oreille, confirmant mes craintes :  
— Oui, je le veux.



Née en 1996 à Ottignies-Louvain-la-Neuve, Ina Siel est diplômée d'un master de l'UCLouvain en biochimie et biologie moléculaire et cellulaire, avec une spécialisation en biotechnologies. Après ses études, elle a monté, en suivant le programme du Yncubator, une petite startup de conseil scientifique pour la fiction. Elle s'est lancée ensuite dans une carrière d'autrice. Ina Siel écrit de l'imaginaire à destination des jeunes adultes.

### **De la même autrice :**

*Emblèmes, Le cercle des géographes, Tome 1, Fantasy, Val-d'Oingt, Mnémos, 2023.*

*Emblèmes, Le secret d'Archronde, Tome 2, Fantasy, Val-d'Oingt, Mnémos, 2024.*

**Cette plaquette est publiée et diffusée  
dans le cadre de la Fureur de lire.**

**Elle est écrite en « orthographe nouvelle »,  
conformément aux rectifications de l'orthographe  
du Conseil supérieur de la langue française de 1990.**

**Elle est disponible sur demande :**

**fureurdelire@cfwb.be | [www.fureurdelire.be](http://www.fureurdelire.be)**

Copyright : Ina Siel (2024)

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles  
Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen  
Service général des Lettres et du Livre  
Fédération Wallonie-Bruxelles  
Bd Léopold II 44 - 1080 Bruxelles

Dépôt légal : D/2024/7823/4  
ISBN : 978-2-930964-96-6



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES